

## Peut-on faire une lecture écopoétique des *Fables* de La Fontaine ?

Louis-Patrick Bergot, Université de Strasbourg 

*RELIEF – Revue électronique de littérature française*  
Vol. 18, n° 1 : « À l'École du vivant : enseigner la littérature  
avec les humanités environnementales », dir. Aude Jeannerod,  
Morgane Leray et Olivier Sécardin, juillet 2024

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press

Site internet : [www.revue-relief.org](http://www.revue-relief.org)

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

### Pour citer cet article

Louis-Patrick Bergot, « Peut-on faire une lecture écopoétique  
des *Fables* de La Fontaine ? », *RELIEF – Revue électronique de  
littérature française*, vol. 18, n° 1, 2024, p. 155-167.

[doi.org/10.51777/relief19408](https://doi.org/10.51777/relief19408)

# Peut-on faire une lecture écopoétique des *Fables* de La Fontaine ?

LOUIS-PATRICK BERGOT, Université de Strasbourg

## Résumé

Dans le cadre de cet article, nous voudrions démontrer qu'il est possible de renouveler l'enseignement des *Fables* grâce à une étude écopoétique, qui permettrait d'aborder *autrement*, par le prisme d'une langue et d'une pensée anciennes, nos préoccupations contemporaines en matière d'écologie. À partir d'une sélection d'une quarantaine de fables, nous proposerons plusieurs axes de réflexion afin de mettre en évidence la conscience écologique – ou plus précisément *paléo-écologique* – à l'œuvre dans le corpus lafontainien. La Fontaine parle de souffrance animale, d'anthropisation, de perturbation des écosystèmes... Si les mots ne sont pas les mêmes, les termes que La Fontaine déploie dans sa poésie (« demeure », « naturel », etc.) servent bien à parler du rapport de l'humain au vivant.

Paradoxalement, il a fallu un certain temps pour que les *Fables* de La Fontaine puissent faire l'objet d'une lecture zoopoétique. Les *Fables* étaient suspectes d'anthropocentrisme, les animaux non humains ne servant qu'à parler de l'animal humain. C'était le constat auquel parvenait Élisabeth de Fontenay dans *Le Silence des bêtes* (1998) :

Certains auteurs – mais ce trait est particulièrement fréquent chez les philosophes – ne rencontrent l'animal que pour l'utiliser à des fins stratégiques [...]. On pourrait dire aussi de La Fontaine que ses fables, même si elles témoignent d'une plus grande connaissance des mœurs animales que celles d'Ésope et de Phèdre, laissent souvent trop vite deviner quels contemporains elles représentent, avant même que leurs morales ne conduisent le lecteur à découvrir des caractères, des conditions et des situations humaines<sup>1</sup>.

Jacques Derrida exprimait une méfiance similaire à l'égard des affabulations lafontainiennes :

Il fallait surtout éviter la fable. L'affabulation, on en connaît l'histoire, reste un apprivoisement anthropomorphique, un assujettissement moralisateur, une domestication. Toujours un discours *de* l'homme ; sur l'homme ; voire sur l'animalité de l'homme, mais pour l'homme, et en l'homme<sup>2</sup>.

Cet arraisonnement humain a longtemps été un obstacle à une approche zoopoétique. Dernièrement, l'essai d'Anne Simon a permis de rééquilibrer ce point de vue et d'insister sur la légitimité d'une approche zoopoétique des *Fables*<sup>3</sup>.

- 
1. Élisabeth de Fontenay, *Le Silence des bêtes : la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998, p. 599.
  2. Jacques Derrida, *L'animal que donc je suis*, éd. Marie-Louise Mallet, Paris, Galilée, 2006, p. 60.
  3. Anne Simon évoque les *Fables* dans les dernières pages de son essai *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique* (Marseille, Wildproject, 2021, p. 361-364).

Si la pertinence d'une lecture zoopoétique ne fait plus de doute aujourd'hui, on peut s'interroger plus largement sur la validité d'une lecture éco-poétique. À un moment où les élèves ne voient pas toujours l'intérêt ou l'utilité d'étudier les fables de La Fontaine, une réinterprétation éco-poétique serait peut-être en mesure de raviver l'actualité de ce corpus dans le cadre de l'enseignement secondaire. Cette réinterprétation, qui ne doit surtout pas être une mésinterprétation, pourrait dire quelque chose – de façon évidemment décalée, en enjambant les siècles – sur les enjeux du monde contemporain : sur l'accélération de l'histoire, sur le recul du monde rural face à l'urbanisation et à l'industrialisation, sur la révolution des moyens de communication, sur le pouvoir des images, des contre-vérités, etc. Dans les pages qui suivent, nous voudrions démontrer que l'œuvre lafontainienne porte en elle un sens écologique.

Une réinterprétation écologique ne va pas de soi, en raison du présupposé selon lequel les siècles classiques seraient dépourvus de toute conscience écologique. Il est certes maladroit de plaquer de façon anachronique nos préoccupations écologiques sur les textes anciens, mais il n'est guère plus judicieux de croire que les écrivain·e·s des siècles anciens étaient privé·e·s de toute sensibilité à l'égard du vivant. De même que M. Jourdain disait de la prose sans qu'il n'en sût rien, les écrivain·e·s du XVII<sup>e</sup> siècle exprimaient des préoccupations écologiques, sans forcément savoir que cette réflexion allait aboutir à une conceptualisation en bonne et due forme, puis à l'émergence d'une discipline entière. De même que les êtres humains n'ont pas attendu *Le Banquet* de Platon pour éprouver le sentiment d'amour, de même l'humanité n'a pas eu besoin d'attendre l'émergence du concept d'écologie pour éprouver une sensibilité écologique. L'expérience précède la conceptualisation. La conscience écologique précède le concept d'écologie. C'est dans cet interstice que l'éco-poétique des siècles anciens prend tout son sens.

Il suffit de relire le *Discours à Madame de La Sablière* pour prendre la mesure de cette sensibilité paléo-écologique, avant que n'émerge le concept d'écologie. Après avoir réfuté la conception cartésienne de l'animal-machine<sup>4</sup>, La Fontaine conclut son discours en évoquant le monde végétal :

Aussi faut-il donner à l'animal un point  
Que la plante après tout n'a point.  
Cependant la plante respire :  
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire<sup>5</sup> ?

Avec les quatre derniers vers de son *Discours*, La Fontaine ouvre une brèche qu'il ne referme pas. Il part d'un présupposé, similaire à celui qui ouvre son discours : au début du texte, il avait

---

4. Récemment, Camille Delattre-Ledig a montré de quelle manière les poètes avaient participé au débat sur l'animal-machine (« Des savoirs sur les animaux dans les écrits poétiques (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles) », *Pratiques*, n° 199-200, 2023).

5. Jean de La Fontaine, « Discours à Madame de La Sablière », Livre IX, v. 175-178, dans *Œuvres complètes. I. Fables. Contes et nouvelles*, éd. Jean-Pierre Collinet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991. Toutes nos références renverront à cette édition.

feint de penser, avec Descartes, que les animaux n'étaient dotés d'aucune forme de raison, et l'ensemble du discours constituait une réfutation de ce préjugé ; à la fin, La Fontaine envisage que la plante puisse être davantage qu'un être mécanique. La plante respire : pourquoi ne serait-elle pas dotée, elle aussi, d'une forme d'intelligence ? Si La Fontaine élude et ne répond pas, la fissure intellectuelle n'en demeure pas moins ouverte pour autant, et on peut se demander, à la suite d'Isabelle Trivisani-Moreau,

si ce caractère abrupt de l'enchaînement [avec la fable qui suit], souligné par la rime, n'est pas là précisément pour laisser le lecteur dans une position d'interrogation et l'amener à prolonger par lui-même une réflexion sur les rapports de la matière et de l'esprit qui concernerait cette fois les plantes<sup>6</sup>.

La Fontaine décide de ne pas se lancer dans cette nouvelle investigation, qui l'éloignerait de son sujet premier (les animaux non humains). Il se contente de suggérer cette piste de réflexion, mais pour lui, il ne semble faire aucun doute que les plantes participent pleinement du monde vivant. Libre à nous de prolonger sa pensée, en y ajoutant nos connaissances en botanique.

On dit souvent que La Fontaine *fait parler* les animaux. C'est vrai, mais en réalité il fait parler l'ensemble de la Création, les animaux comme les plantes : « les Arbres et les Plantes / Sont devenus chez moi créatures parlantes » (II, 1, v. 11-12) ; « Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre » (VIII, 10, v. 19) ; « tout parle dans l'univers » (XI, « Épilogue », v. 7). Chez La Fontaine, c'est donc l'ensemble du monde vivant qui prend la parole. Ce don de la parole s'étend même aux artefacts, comme les pots (V, 2), les limes (V, 16) ou les cierges (IX, 12). Cette panglossie sape l'illusion du grand partage. La Fontaine bat en brèche le naturalisme ambiant.

Cela dit, ce n'est pas dans cet aspect-là (la parole du vivant) que réside « l'écologie » de La Fontaine. Il serait par ailleurs maladroit de lire l'intégralité de ses *Fables* d'un point de vue écologique. À vrai dire, sur les 240 fables de La Fontaine, seule une quarantaine peuvent faire l'objet d'une lecture écologique. Dans le cadre de cet article, nous voudrions les réunir selon des axes de réflexion, qui pourraient ensuite donner lieu à autant de séquences en classe : le rapport à l'environnement naturel ; l'anthropie (c'est-à-dire l'influence destructrice de l'humain sur cet environnement) ; et le zoocentrisme (comme remède à l'anthropocentrisme).

### **Le rapport à l'environnement naturel**

L'environnement naturel dans lequel évoluent les personnages ne se réduit nullement à un « décor » interchangeable. Le poète prête une attention indéniable à la réalité physique, et à

---

6. Isabelle Trivisani-Moreau, « Le végétal et le genre de la fable dans le premier recueil de La Fontaine », dans Christine Noille (dir.), *Lectures de La Fontaine. Le recueil de 1668*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Didact. Français », 2011, p. 252.

ce que nous appellerions la nature<sup>7</sup>. Or l'écocritique a justement eu pour ambition, dès ses origines, d'étudier « la relation entre la littérature et l'environnement physique<sup>8</sup> ».

Dans les premiers vers de « Le Cheval et le Loup » (V, 8), La Fontaine se livre à une sorte de périssologie bucolique pour dire que l'action se déroule au sortir de l'hiver :

Un certain Loup, dans la saison  
Que les tièdes Zéphirs ont l'herbe rajeunie,  
Et que les Animaux quittent tous la maison,  
Pour s'en aller chercher leur vie ;  
Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,  
Aperçut un Cheval qu'on avait mis au vert. (v. 1-6)

Au vers 5, La Fontaine en est toujours au même point qu'au vers 1. Il ménage un espace prosodique pour évoquer le biotope du loup, tout en reprenant des procédés traditionnels issus de la poésie bucolique. De même, dans « Le Chat, la Belette et le Petit Lapin », La Fontaine se plaît à dire que le petit Lapin « était allé faire à l'Aurore sa cour, / Parmi le thym et la rosée. » (VII, 15, v. 6-7). Ce dernier vers était tout à fait dispensable d'un point de vue formel, et l'auteur aurait pu l'enlever sans contrevenir aux règles de la versification : on peut donc en déduire qu'il est indispensable au niveau du sens. Il offre à l'imaginaire une référentialité physique, ou à tout le moins il inscrit l'action dans un cadre topique : celui de la pastorale.

L'attachement à l'imaginaire pastoral se double d'une évocation du monde rural. La Fontaine fait l'éloge d'une vie champêtre, à l'écart du monde urbain. Il reprend à son compte un lieu commun récurrent de la poésie bucolique. On pense bien entendu à la fable « Le Rat de ville et le Rat des champs » (I, 9), mais aussi à « Philomèle et Progné » (III, 15). Comme le rat des champs, Philomèle a choisi de vivre à distance de la société, et les sollicitations de sa sœur Progné ne parviendront pas à la faire revenir parmi les hommes<sup>9</sup>. On peut également citer « L'homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit » (VII, 11). Le premier des deux hommes est un voyageur, qui finit par comprendre qu'il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour trouver le bonheur :

[...] tout le fruit  
Qu'il tira de ses longs voyages,  
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :  
Demeure en ton pays, par la nature instruit. (v. 66-69)

- 
7. Sur le rapport de La Fontaine à la nature, ainsi que sur la richesse sémantique du concept même de nature, voir Patrick Dandrey, « Les "lunettes" de M. de La Fontaine. Une perception médiate de la nature ? », *Le Fablier*, n° 29, 2018, p. 53-59.
  8. D'après la définition devenue aujourd'hui canonique, « ecocriticism is the study of the relationship between literature and the physical environment » (Cheryll Glotfelty, « Introduction », dans Harold Fromm et Cheryll Glotfelty (dir.), *The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology*, Athens, University of Georgia Press, 1996, p. xviii).
  9. Éva Avian a donné récemment une étude de cette fable dans son article « "Il m'en souvient bien davantage" : pour une autre mémoire poétique de la fable "Philomèle et Progné" », *Itinéraires*, n° 2022-3, 2023.

La Fontaine prend le parti des *lieux*. L'être humain ne peut pas voyager indéfiniment. Il est obligé de résider dans un *oikos*, où il pourra profiter des enseignements prodigués par la nature. Cet éloge du « localisme » est également sensible dans « Les Deux Pigeons » (IX, 2), « Le Songe d'un habitant du Mogol » (XI, 4) ou encore « Philémon et Baucis » (XII, 25). Plus on avance dans les fables, plus l'inspiration bucolique tend à s'imposer, et à cet égard, « Philémon et Baucis » fournit un véritable point d'orgue.

Pour La Fontaine, il ne fait nul doute que la nature est globalement « bien faite » et qu'elle jouit d'un équilibre que l'humanité prend le risque de perturber. « Le Gland et la Citrouille » (IX, 4) véhicule cet optimisme grâce à l'axiome suivant : « Dieu fait bien ce qu'il fait. » (v. 1). La Création a été conçue de façon harmonieuse par le Créateur. Elle est dotée d'un pouvoir d'auto-régulation, qui lui permet de juguler tout excès, comme le montre la fable « Rien de trop » (IX, 11) : les moutons retranchent l'excès de blé ; les loups croquent les moutons pour qu'ils ne détruisent pas tout ; les hommes punissent eux-mêmes les loups, etc. En revanche, l'humanité abuse de son pouvoir :

[...] les humains abusèrent  
 À leur tour des ordres divins.  
 De tous les animaux l'homme a le plus de pente  
 À se porter dedans l'excès.  
 Il faudrait faire le procès  
 Aux petits comme aux grands. (v. 21-26)

Les excès anthropiques sont pointés du doigt. L'humanité perturbe un équilibre global et laisse une empreinte sur son environnement. Le vivant subsiste dans cet équilibre entre l'excès et l'insuffisance. Vivant parmi les vivants, l'être humain se doit de respecter l'équilibre entre les deux pôles de la balance. C'est un équilibre écologique, mais c'est aussi un équilibre discursif : entre la parole et les actes. La fin du poème insiste sur ce point : « Il n'est âme vivante / Qui ne pêche en ceci. Rien de trop est un point / Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point. » (v. 26-28). Parler sans cesse des excès anthropiques n'a de sens que si cette parole discursive s'accompagne d'une action collective. La Fontaine suggère ainsi toute la distance qui sépare la parole des actes.

## L'anthropie

La question de l'entropie, du désordre et du dérèglement est le corollaire de celle d'harmonie. L'espèce humaine désorganise le monde vivant par son omnipotence, à tel point qu'on peut remplacer le terme *entropie* par un néologisme en mesure de rendre compte de ce phénomène d'anthropisation : « anthropie<sup>10</sup> ». Non seulement l'être humain modifie son habitat,

---

10. Ce jeu de mots sur la prononciation du terme « entropie » nous est venu à l'esprit en lisant la fin de *Tristes tropiques* : « [L]'homme n'a rien fait d'autre qu'allègrement dissocier des milliards de structures pour les réduire à un état où elles ne sont plus susceptibles d'intégration. [...] Plutôt qu'anthropologie, il faudrait écrire "entropologie" le nom d'une discipline vouée à étudier dans ses manifestations les plus hautes ce

mais plus globalement il le détruit, plus rapidement et plus fortement que ne le ferait n'importe quelle autre espèce animale. La Fontaine met en avant ce pouvoir de destruction dans « Le Jardinier et son Seigneur » (IV, 4) en l'associant à une critique d'ordre social<sup>11</sup>. Un jardinier se plaint à son seigneur de la présence d'un lièvre dans son jardin<sup>12</sup> ; le Seigneur se rend sur les lieux, accompagné par ses chiens et ses gens, mais leur intervention finit par aggraver la situation, et le jardin s'en retrouve complètement saccagé :

[...] et les chiens et les gens  
Firent plus de dégât en une heure de temps  
Que n'en auraient fait en cent ans  
Tous les Lièvres de la province. (v. 54-47)

La même histoire se retrouve dans « L'Écolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin » (IX, 5). Un écolier chaparde des fruits dans un jardin ; le propriétaire du jardin s'en réfère au professeur, qui arrive avec tous ses élèves, mais pendant que le professeur fait la morale, les enfants saccagent le jardin :

[...] Le Pédant, de sa grâce,  
Accrut le mal en amenant  
Cette jeunesse mal instruite :  
[...]  
Son discours dura tant que la maudite engeance  
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin. (v. 21-23, 29-30)

Dans les deux fables, la destruction du lieu est évoquée en des termes semblables, qu'il s'agisse du substantif *dégât* (« les chiens et les gens / Firent plus de *dégât* ») ou du verbe *gâter* (« la maudite engeance / Eut le temps de *gâter* »). La Fontaine recourt à l'hyperbole dans les deux cas (« en cent ans » ; « en cent lieux ») pour mieux amplifier ce processus d'entropie. L'auteur est sensible à la dégradation des lieux. Dans « Le Cerf et la Vigne » (V, 15), le poète blâme ainsi le Cerf qui broute la Vigne, sa « bienfaitrice » (v. 6), après qu'elle lui a servi de cachette. Sans le savoir, le Cerf dévore l'*oikos* auquel il doit pourtant la vie, et La Fontaine d'adresser sa morale à « ceux qui profanent l'asile / Qui les a conservés » (v. 13-14). Cette fable est suffisamment brève et lisible pour se prêter à une étude écopoétique dans le secondaire.

Il en est de même pour « La Forêt et le Bûcheron » (XII, 16), qui apparaît comme l'une des fables les plus écologiques. Dans cette fable, le bûcheron se plaint de ne plus avoir de manche pour sa hache. Il demande à la forêt de lui offrir un morceau de bois en guise de

---

processus de désintégration. » (Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Presses Pocket, coll. « Terre humaine », 1984, p. 496).

11. Voir Marie-Odile Sweetser, « Le jardin : nature et culture chez La Fontaine », *Cahiers de l'AIEF*, n° 34, 1982, p. 59-72 ; Jürgen Grimm, « Y a-t-il une critique sociale dans les *Fables* de La Fontaine ? », *Littératures classiques*, suppl. 16, 1992, p. 61-83.

12. Pour toutes les références relatives à la thématique du jardin, voir Dandrey, « Les "lunettes" de M. de La Fontaine... », art. cit., p. 57, n. 18.

manche. La forêt finit par accepter, mais le regrette quand elle voit que le bûcheron l'attaque de plus belle. La Fontaine évoque cette déforestation avec une indéniable empathie :

L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.  
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.  
Le misérable ne s'en sert  
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice  
De ses principaux ornements,  
Elle gémit à tous moments.  
Son propre don fait son supplice. (v. 12-18)

La bienfaitrice du Cerf est devenue celle de l'Homme. Le bûcheron détruit la forêt avec l'arme que lui fournit involontairement la forêt. C'est le serpent qui se mord la queue. L'humanité détourne un bout de bois de son équilibre naturel et livre un lieu à l'anthropie. D'aucuns diront qu'il n'est pas judicieux d'interpréter cette fable dans une perspective écologique : on pourrait rétorquer, en effet, que cette histoire symbolise avant tout une réalité sociale ou mondaine, et qu'elle ne renvoie nullement à une préoccupation écologique. Il est vrai que la fin du texte nous invite en premier lieu à une interprétation morale : « Voilà le train du Monde, et de ses sectateurs. / On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs. » (v. 19-20). Si l'on en croit ces deux vers, « La Forêt et la Bûcheron » ne serait guère qu'une fable de plus sur la notion de gratitude, et le thème de la déforestation y servirait en quelque sorte de prétexte : nulle pensée écologique là-dedans. Pourtant, après cette courte morale, La Fontaine précise que la question du bienfait ne l'intéresse plus vraiment :

Je suis las d'en parler ; mais que de doux ombrages  
Soient exposés à ces outrages,  
Qui ne se plaindrait là-dessus !  
Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode :  
L'ingratitude et les abus  
N'en seront pas moins à la mode. (v. 21-26)

Ces quelques vers en disent long sur l'état d'esprit de La Fontaine à la fin de sa vie (nous sommes en effet dans le livre XII). La Fontaine ne cherche plus tant à souligner l'ingratitude des hommes qu'à se plaindre du fait qu'ils outragent « de doux ombrages ». Chez les moralistes, l'ingratitude était un phénomène réservé à l'environnement mondain. Elle s'étend désormais, avec La Fontaine, à l'environnement physique. La compassion change de camp, comme l'a fait remarquer Jean-Pierre Collinet : « La compassion [...], qui jadis tombait sur le « pauvre Bûcheron » [I, 16, v. 1], se déplace et, des hommes, dénoncés comme les pires prédateurs de leur environnement, se porte sur la végétation mise par eux à mal, sans qu'elle en puisse mais<sup>13</sup>. » La Fontaine se plaint ainsi de l'influence néfaste que l'humanité exerce sur son environnement.

---

13. Jean-Pierre Collinet, *Visages de La Fontaine*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Lire le XVII<sup>e</sup> siècle », 2010, p. 307. On lira avec intérêt tout le chapitre sur la figure du bûcheron chez La Fontaine (p. 297-310).



Il dénonce par ailleurs la perturbation des écosystèmes. Chaque espèce doit vivre dans l'*oïkos* qui lui a été donné et ne pas empiéter sur celui des autres. Bien entendu, il ne le dit pas en ces termes, les concepts d'*écosystème* ou d'*oïkos* n'ayant pas cours de son temps. Sa pensée s'exprime avant tout par la poésie et requiert en cela une approche véritablement *éco-poétique*. L'*éco-poétique* est au croisement entre une parole poétique et une pensée écologique. En plus de questionner les enjeux écologiques, l'*éco-poétique* a pour vocation, comme son nom l'indique, de soulever des questions de poésie.

Le problème de la perturbation des écosystèmes apparaît dès le livre I, dans la fable « L'Hirondelle et les Petits Oiseaux » (I, 8). L'hirondelle essaie plusieurs fois d'avertir ses enfants d'un danger anthropique : l'homme s'apprête à tendre des pièges pour attraper les oiseaux. L'hirondelle formule l'avertissement suivant :

Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?  
Un jour viendra, qui n'est pas loin,  
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.  
De là naîtront engins à vous envelopper,  
Et lacets pour vous attraper ;  
Enfin mainte et mainte machine  
Qui causera dans la saison  
Votre mort ou votre prison ;  
Gare la cage ou le chaudron. (v. 12-20)

L'hirondelle joue le rôle de Cassandre, mais c'est en vain, puisque les oiseaux finissent par être capturés. La morale est pour le moins glaçante : « Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres, / Et ne croyons le mal que quand il est venu. » (v. 57-58). Toutes proportions gardées, cette morale s'applique très bien à la crise écologique que nous traversons : l'humanité ne prend conscience du danger que lorsqu'elle se retrouve devant le fait accompli. Le catastrophisme contemporain, qui permet seul de catalyser, selon certains, l'action écologique, trouve ici une sentence à sa mesure.

L'être humain n'est pas le seul responsable d'ailleurs dans cette perturbation des écosystèmes naturels. Dans la fable « Les Deux Taureaux et une Grenouille » (II, 4), la querelle des deux taureaux perturbe également l'écosystème d'une autre espèce animale, celle des grenouilles : « L'un des Taureaux en leur demeure / S'alla cacher à leurs dépens ; / Il en écrasait vingt par heure. » (v. 16-18). Par son orgueil, le taureau perturbe malgré lui l'*oïkos* des grenouilles.

Le terme « demeure » est emblématique. Il apparaît une vingtaine de fois dans les *Fables* avec un sens similaire. D'un point de vue sémantique, il correspond parfaitement au terme *oïkos*. La Fontaine ne parle pas d'écosystème, de biotope ou de biocénose, mais le terme « demeure » porte en lui une idée similaire. La demeure lafontainienne réunit une espèce en un lieu, et La Fontaine s'intéresse de près, nous semble-t-il, à ce problème de la préservation des « demeures ». On l'observe aussi dans « Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat » (XII, 15) :

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue,  
Vivaient ensemble unis ; douce société.  
Le choix d'une *demeure* aux humains inconnue  
Assurait leur félicité. (v. 54-57)

Le terme « demeure » signale de nouveau cette quête d'un habitat pérenne, à l'abri de toute influence humaine. C'est une illusion. Aucune demeure, semble dire La Fontaine, ne peut échapper à l'emprise humaine :

Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.  
Soyez au milieu des déserts,  
Au fond des eaux, en haut des airs,  
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes. (v. 58-61)

Les animaux non humains ne peuvent éviter les embûches anthropiques, quel que soit leur *oikos*. La suite du texte est tout aussi instructive :

La Gazelle s'allait ébattre innocemment,  
Quand un Chien, maudit instrument  
Du plaisir barbare des hommes,  
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas. (v. 62-65)

La Fontaine se place du côté de l'innocente gazelle, victime de la barbarie humaine. L'adverbe *innocemment* trouve un écho dans la fable suivante, qui n'est autre que « La Forêt et le Bûcheron » : la Forêt, en effet, est « innocente » au moment où elle fournit du bois au Bûcheron. Dans ces deux fables, le vivant (gazelle, forêt) est donc pourvu d'une innocence qui contraste avec la perversion humaine. La Fontaine critique cette perversion au détour d'un vers. Le chien – autre vivant, lui aussi – est relégué au statut de « maudit instrument / Du plaisir barbare des hommes ». La Fontaine critique ainsi les individus qui s'adonnent sans vergogne au plaisir de la chasse et qui placent le vivant dans un état de perpétuelle souffrance.

Dans le livre II, « L'Oiseau blessé d'une flèche » (II, 6) fonctionne un peu sur le même canevas que « La Forêt et le Bûcheron », ce qui confirme d'ailleurs que cette sensibilité écologique parcourt l'œuvre entière de La Fontaine, de 1668 à 1694. De même que la forêt regrette d'avoir donné à l'homme l'instrument de son supplice, de même, l'oiseau se plaint de lui fournir des plumes qui serviront à la confection de flèches : « Cruels humains, vous tirez de nos ailes / De quoi faire voler ces machines mortelles. » (v. 5-6). Non seulement l'humanité détruit le monde vivant, mais elle est cruelle au point de se servir de ce que lui prodigue sa victime.

La question de la souffrance animale est par conséquent un axe de réflexion évident pour la lecture des *Fables*. Dans la fable « La Perdrix et les Coqs » (X, 7), la perdrix habite parmi des coqs turbulents, mais elle s'en accommode sans problème, car ce qui la dérange avant tout, c'est la cruauté de l'homme : « Il nous prend avec des tonnelles, / Nous loge avec des

Coqs, et nous coupe les ailes : / C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement. » (v. 22-24). L'animal subit de la part des êtres humains des mutilations constantes. La Perdrix y perd ses ailes ; le chien, quant à lui, aura les oreilles coupées dans la fable suivante (X, 8).

La question de la souffrance animale est corrélée à celle de la domestication. On l'observe par exemple dans la fable « Le Loup et le Chien » (I, 5). En voyant le col pelé du Chien, le Loup prend la fuite « et court encor » (v. 41), tant il lui est impensable de subir une telle servitude. Il en va de même dans « Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf » (IV, 13), notamment dans les premiers vers, où La Fontaine rappelle que les animaux n'ont pas vocation à être domestiqués :

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.  
Lorsque le genre humain de gland se contentait,  
Âne, Cheval, et Mule, aux forêts habitait ;  
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,  
Tant de selles et tant de bâts,  
Tant de harnois pour les combats (v. 1-6)

En plus de s'opposer au principe de domestication, La Fontaine prône un idéal de frugalité : il fut un temps où l'humanité « de gland se contentait ». La Fontaine ravive la mémoire d'un âge d'or bucolique marqué par la sobriété et le refus de toute abondance. Bien entendu, il ne s'agit pas d'un passé historique. La Fontaine instaure une « distance poétique<sup>14</sup> » par l'évocation d'un temps mythologique, afin d'établir un contraste avec les réalités du temps présent, qui se caractérisent au contraire par une surenchère en matière de domestication.

### Le zoocentrisme

Le XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas manqué de relever les erreurs de La Fontaine en matière d'éthologie animale. En 1869, Paul de Rémusat reprochait à La Fontaine son incompetence en matière de naturalisme : « Il met les bêtes en scène ; n'aurait-on pas le droit d'exiger qu'il les peignît fidèlement<sup>15</sup> ? » De même, à la fin du siècle, l'entomologiste Jean-Henri Fabre s'indignait face aux incohérences dans « La Cigale et la Fourmi », y voyant un « récit de valeur fort contestable, où la morale est offensée tout autant que l'histoire naturelle<sup>16</sup> ».

À défaut de respecter l'éthologie réelle de telle ou telle espèce animale, force est de constater que La Fontaine se range régulièrement du côté des animaux et défend leur intérêt face aux entreprises humaines. Certaines fables développent même une pensée anti-spéciste, qui peut aller jusqu'à une forme d'anti-anthropocentrisme, à rebours de cet « appriivoisement anthropomorphique » que Jacques Derrida et Élisabeth de Fontenay percevaient dans les *Fables*. La Fontaine s'insurge contre le primat des animaux humains sur les animaux non humains. On l'a déjà vu dans « Rien de trop », mais d'autres fables développent un propos

---

14. Jean Mesnard, « Le jeu sur le merveilleux dans les *Fables* de La Fontaine », *Le Fablier*, n° 8, 1996, p. 73.

15. Paul de Rémusat, « La Fontaine naturaliste », *Revue des deux mondes*, t. 84, n° 3, 1869, p. 655.

16. Jean-Henri Fabre, *Souvenirs entomologiques. Cinquième série*, Paris, Delagrave, 1897, p. 216.

semblable. Une fable comme « L'Homme et la Couleuvre » (X, 1) critique l'idée qu'une espèce puisse croire que toutes les autres lui soient assujetties. La Couleuvre, le Bœuf, et enfin l'Arbre (notons que La Fontaine inclut l'Arbre dans cette chaîne du vivant, en proie aux brimades humaines) apportent un démenti à l'idée d'anthropocentrisme. L'humain est dépossédé de ses prérogatives sur le reste du vivant.

De même, dans « La Besace » (I, 7), les espèces se comparent entre elles : l'Éléphant trouve que la Baleine est trop grosse, la Fourmi que le Ciron est trop petit. Le vivant est le jouet d'un relativisme généralisé, qui n'épargne aucune espèce. Néanmoins, comme dans « Rien de trop », l'humanité amplifie cette logique : « parmi les plus fous / Notre espèce excella » (v. 26-27). L'humanité exacerbe une dynamique naturelle.

Cette folle supériorité est une fiction, semble dire La Fontaine. On le voit dans « Le Lion abattu par l'Homme » (III, 10). Face à une peinture représentant un Lion terrassé par un seul homme, un Lion rappelle que le peintre « avait liberté de feindre » (v. 10), de créer cette représentation par la *mimésis*. La domination de l'Homme est feinte : elle est une fiction que l'humanité se donne. Non sans désabusement, le Lion insiste sur le pouvoir de la fiction, dont l'espèce léonine est dépourvue : « Avec plus de raison nous aurions le dessus, / Si mes Confrères savaient peindre. » (v. 11-12). L'humanité a forgé et cultivé sa propre domination sur le reste du vivant. Mettez toutefois un Lion face à un Homme : le Lion risque d'avoir naturellement le dessus.

L'anti-anthropocentrisme de La Fontaine affleure également dans la première fable du livre XII, « Les Compagnons d'Ulysse » : la fiction homérique est détournée *via* l'hypotexte de Plutarque. Les compagnons d'Ulysse, transformés en animaux non humains sous l'action de Circé, refusent de retrouver forme humaine. Le jeu n'en vaut pas la chandelle : « La liberté, les bois, suivre leur appétit, / C'était leurs délices suprêmes » (v. 102-103). Comme pour Philomèle, le voyage de l'humanité vers l'animalité est un aller sans retour<sup>17</sup>.

De cet anti-anthropocentrisme découle en toute logique un zoocentrisme. Que l'animal soit au centre des fables est une évidence, mais a-t-on prêté suffisamment attention au souci qu'avait La Fontaine d'adopter le point de vue animal ? Il est certaines fables où il semble vouloir restituer la perception de l'animal : dans « La Colombe et la Fourmi » (II, 12), le ruisseau devient un « océan » (v. 22) pour la Fourmi ; quant au brin d'herbe auquel la Fourmi se raccroche, c'est un « promontoire » (v. 26). Cet effet de « grossissement » participe certes du registre héroï-comique, mais il invite également à se mettre à *la place* de l'animal, à épouser son point de vue, pour mieux comprendre en l'occurrence la situation d'urgence, d'effroi, dans laquelle se trouve la Fourmi. On retrouve le même procédé dans « Le Rat et l'Huître » (VIII, 9). Les monticules de la taupe apparaissent comme des montagnes aux yeux du Rat (« La moindre taupinée était mont à ses yeux », v. 8) ; de même, en voyant un banc d'huîtres, le Rat a l'impression de voir de grands bateaux : « notre Rat d'abord / Crut voir en les voyant des vaisseaux de haut bord. » (v. 11-12). Nous sommes bien loin de cet anthro-

17. Pour une étude complète des enjeux philosophiques dans « Les Compagnons d'Ulysse », voir Jean-Charles Darmon, *Philosophies de la Fable. Poésie et pensée dans l'œuvre de La Fontaine*, Paris, Hermann, coll. « Philosophie », 2011, p. 339 sq.

pomorphisme dont on parle souvent à propos des *Fables* de La Fontaine. Les animaux ne sont pas toujours à l'image des hommes, ils sont souvent à l'image d'eux-mêmes.

C'est l'un des aspects les plus importants de la philosophie lafontainienne. De même que chaque espèce doit respecter l'*oikos* qui lui est dévolu, chaque espèce doit suivre le « naturel » qui est le sien. C'est une nécessité naturelle, et nulle espèce ne peut y déroger.

La fable la plus célèbre de ce point de vue est « La Chatte métamorphosée en Femme » (II, 18). Même transformée en être humain, la Chatte ne cesse d'être Chatte. Chassez le naturel, il reviendra au galop. Ce canevas narratif est repris dans « La Souris métamorphosée en Fille » (IX, 7) : « On tient toujours du lieu dont on vient » (v. 48). On appréciera la polysémie du mot *lieu* : ici, le terme ne désigne pas une réalité biotopique, mais une réalité éthologique. Le *lieu*, ici, ce n'est pas l'*oikos*, mais le « naturel » d'une espèce. Ce « naturel » a une finalité qui lui est spécifique : « Vous ne détournerez nul être de sa fin. » (v. 80).

La fable « Le Cierge » (IX, 12) formule une idée similaire : « Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit / Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre. » (v. 17-18). La Fontaine met l'accent sur la diversité du vivant, et même sur la diversité tout entière (puisque le Cierge n'appartient pas au vivant). Respecter la spécificité de chaque être (vivant ou non), c'est garantir la stabilité du monde naturel. La Chatte ne saurait devenir Femme, la Souris Fille, le Cierge Brique, le Pot de Terre Pot de Fer. À chaque être son *lieu*.

Chacune des fables délivre un enseignement (explicite ou non), mais loin de nous arrêter à l'exemple fourni par telle ou telle fable en particulier, nous devrions nous tourner vers les enseignements proposés par le recueil entier. Le travail en séquences, dans le secondaire, rend possible le recoupement entre fables. Ce ne sont pas simplement des recouplements thématiques : ce sont de véritables recouplements philosophiques, qui permettent d'aborder autrement, par le prisme d'une pensée et d'une langue anciennes, les enjeux écologiques de notre époque. Souffrance animale, perturbation des écosystèmes, anthropisation, déforestation, etc. : ces diverses questions sont abordées par La Fontaine, avec d'autres mots que les nôtres, sans le poids conceptuel qui parfois encombre ou perturbe la réflexion contemporaine. L'œuvre de La Fontaine nous offre ainsi une pensée paléo-écologique – écologique avant la lettre –, qu'il nous appartient de mettre en avant auprès des élèves, afin d'enrichir notre réflexion commune sur les origines, le devenir et les issues de la crise écologique.

## Bibliographie

- AVIAN Éva, « "Il m'en souvient bien davantage" : pour une autre mémoire poétique de la fable "Philomèle et Progné" », *Itinéraires*, n° 2022-3, 2023. [doi.org/10.4000/itineraires.13536](https://doi.org/10.4000/itineraires.13536)
- COLLINET Jean-Pierre, *Visages de La Fontaine*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Lire le XVII<sup>e</sup> siècle », 2010.
- DANDREY Patrick, « Les "lunettes" de M. de La Fontaine. Une perception médiante de la nature ? », *Le Fablier*, n° 29, 2018, p. 53-59. [doi.org/10.3406/lefab.2018.1377](https://doi.org/10.3406/lefab.2018.1377)
- DARMON Jean-Charles, *Philosophies de la Fable. Poésie et pensée dans l'œuvre de La Fontaine*, Paris, Hermann, coll. « Philosophie », 2011.

- DELATTRE-LEDIG Camille, « Des savoirs sur les animaux dans les écrits poétiques (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles) », *Pratiques*, n° 199-200, 2023. [doi.org/10.4000/pratiques.13804](https://doi.org/10.4000/pratiques.13804)
- DERRIDA Jacques, *L'animal que donc je suis*, éd. Marie-Louise Mallet, Paris, Galilée, 2006.
- FABRE Jean-Henri, *Souvenirs entomologiques. Cinquième série*, Paris, Delagrave, 1897.
- FONTENAY Élisabeth de, *Le Silence des bêtes : la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998.
- FROMM Harold et GLOTFELTY Cheryll (dir.), *The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology*, Athens, University of Georgia Press, 1996.
- GRIMM Jürgen, « Y a-t-il une critique sociale dans les *Fables* de La Fontaine ? », *Littératures classiques*, suppl. 16, 1992, p. 61-83. [doi.org/10.3406/licla.1992.958](https://doi.org/10.3406/licla.1992.958)
- LA FONTAINE Jean de, *Œuvres complètes. I. Fables. Contes et nouvelles*, éd. Jean-Pierre Collinet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991.
- LÉVI-STRAUSS Claude, *Tristes tropiques*, Paris, Presses Pocket, coll. « Terre humaine », 1984.
- MESNARD Jean, « Le jeu sur le merveilleux dans les *Fables* de La Fontaine », *Le Fablier*, n° 8, 1996, p. 67-74. [doi.org/10.3406/lefab.1996.965](https://doi.org/10.3406/lefab.1996.965)
- RÉMUSAT Paul de, « La Fontaine naturaliste », *Revue des deux mondes*, t. 84, n° 3, 1869, p. 650-673.
- SIMON Anne, *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject, 2021.
- SWEETSER Marie-Odile, « Le jardin : nature et culture chez La Fontaine », *Cahiers de l'AIEF*, n° 34, 1982, p. 59-72. [doi.org/10.3406/caief.1982.2380](https://doi.org/10.3406/caief.1982.2380)
- TRIVISANI-MOREAU Isabelle, « Le végétal et le genre de la fable dans le premier recueil de La Fontaine », dans Christine Noille (dir.), *Lectures de La Fontaine. Le recueil de 1668*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Didact. Français », 2011, p. 245-257.